

L'OBSERVATEUR.

JOURNAL CRITIQUE.

J'observe tout ; j'appuie le bon ; je combats le mauvais, et je dis, en riant, à chacun la vérité.

VOL. I.

QUEBEC, JEUDI 10 FÉVRIER, 1850.

No. 43.

Nous prévenons nos abonnés et le public, que M. JOSEPH LAROCHE est autorisé à recevoir les sommes dues à cet établissement et d'en donner quittance.

LES PATRIOTES.

CHAPITRE III (*)

LE TRAITÉ.

(Suite.)

Peuples, formez une sainte alliance
Et donnez-vous la main.
(H. Young.)

De la rue Saint-Valier à la rue Sainte-Ursule, le trajet n'est pas long, surtout quand on est en voiture et que des peaux de buffle bien fourrées nous garantissent du froid et de la neige. Si la voiture comme celle où se trouvait Angelina est emportée par deux chevaux fougueux, dix minutes suffisent pour parvenir d'une de ces rues à l'autre.

Partie de la rue Saint-Valier, la voiture longea, d'abord, la côte d'Abraham qui, soit dit en passant, n'est pas une côte mais bien une douce montée ; la rue Saint-George ; la partie de la rue D'aiguillon qui de la rue Saint-George conduit à la rue Saint-François ; cette dernière rue jusqu'à la rue Saint-Jean, où la voiture prit la gauche pour se diriger vers la porte Saint-Jean qu'elle franchit ; continua jusqu'à la rue Sainte-Ursule où le cocher donna à droite et mis ses chevaux au pas pour leur faire gravir cette rue qui de la rue Saint-Jean devient sinon une montagne, du moins, une côte très montueuse comme il y en a tant à Québec.

Jusque là, malgré les cahots, et malgré la rapidité avec laquelle les chevaux les franchissaient ; la voiture avait constamment reçu une espèce d'ondulation monotone plutôt que des secousses violentes et saccadées. L'épaisseur des robes de buffle, le moelleux de coussins, et l'arrangement parfait des sièges ne permettaient que des mouvements tempérés.

Aux trois quarts de la côte et à une distance d'environ quelques cents pieds de l'endroit où s'éleve, aujourd'hui, l'Hôtel-de-Ville, la voiture s'arrêta devant une maison à deux étages, à façade simple mais proprement entretenue et peinte en couleur brune.

La maison était située sur le côté nord de la rue.

La voiture, ou plutôt la personne qu'elle contenait, c'est-à-dire Angelina, était évidemment attendue, avec impatience, car les chevaux ne se furent pas plutôt arrêtés, que la porte de la maison s'ouvrit et qu'une jeune fille modestement vêtue d'un habillement de deuil accourut presser la main d'Angelina.

Celle-ci la remercia par un sourire.

Miss Flora Hammett—car c'était elle—aida Angelina à descendre de voiture, puis enlaçant son bras autour de la taille de son amie, elle la fit entrer dans la maison en lui disant d'une voix où la tristesse se mêlait aux larmes.

—Venez vite, j'ai tant de choses à vous dire !

—Et moi donc ! reprit Angelina.

—Vous ?

—Oui, moi !

—Quel bonheur ! Vous me direz tout, n'est-ce pas ?

—Oh ! certainement ! D'autant plus que ce que j'ai à vous dire est très grave.

—C'est une raison de plus pour que je l'apprenne au plus vite.

—Et vous, reprit Angelina, n'avez vous rien à m'apprendre ?

—Non, mais j'ai beaucoup à vous demander.

—Oh ! parlez, parlez ! Je serai si heureuse de pouvoir vous être utile !

—Merci ! chère amie, mais nous causeons dans un instant. Suivez-moi au salon où je vous présenterai à ma tante Elisabeth.

—Votre tante est ici ?

—Oui, est-ce qu'elle vous fait peur ?

—Non, mais.....

—Mais quoi ?

—Vous savez qu'elle déteste les Canadiens-Français, qu'elle vous a défendu de me recevoir, de me parler, de me regarder !

—Et dois-je obéir à ces ordres injustes ?

—Hélas ! si c'est nécessaire pour votre bonheur.

—Mon bonheur ! Vous me croyez donc heureuse !

—Pourquoi ne le seriez-vous pas, tant d'autres le seraient à votre place.

—D'autres, peut-être, mais moi, non. Je ne suis heureuse qu'avec vous et avec.....

Le nom expira sur ses lèvres.

Angelina ne demanda point quel était ce nom.

—Ainsi, r..... ora, sans ma lettre qui

vous suppliait de venir, vous seriez demeurée chez vos bons parents ?

—Oui.

—Vous êtes fière, Angelina !

—Oh ! pouvez-vous douter de mes sentiments à votre égard ?

—Je ne doute point de votre bon cœur, mais pourquoi ne venez-vous plus me voir ?

—Parce que je crains de vous attirer des reproches de la part de votre tante.

—Ainsi tant que ma tante demeurera avec moi je serai privé de votre amitié, de votre présence ?

—C'est-à-dire tant que votre tante objectera à mon admission auprès de vous, je serai obligé de ne point paraître en sa présence.

—Et si elle vous demandait elle-même, à venir demeurer ici ; à être ma compagne, ma sœur, refuseriez-vous ?

—Mais songez que tant de bonheur ne peut m'arriver !

—Au contraire ; apprenez que c'est d'après l'ordre de ma tante que je vous ai envoyé chercher.

—Mais qui a donc pu faire tomber les préventions qu'elle avait contre moi ?

—Je ne sais ; seulement, hier, pendant que j'étais avec elle, dans le salon, une lettre arriva de Montréal. Cette lettre put beaucoup la surprendre. Quand elle eut fini de la lire, elle me dit :

—Flora croyez-vous que votre amie Angelina veuille venir habiter ici ?

—Je ne crois point, repris-je, qu'elle se refuse, surtout, à ma demande.

—Alors, dit-elle, écrivez-lui qu'elle vienne demain. Je vous ai écrit et vous voilà.

—Et vous croyez que la lecture de cette lettre a changé l'opinion de votre tante à mon égard ?

—Non seulement je le crois, mais j'en suis certaine.

—Et vous connaissez l'auteur de la lettre ?

—Oui, et vous le connaissez, aussi.

—Moi ?

—Vous.

—Son nom ?

—Monsieur Maurice Leroc.

Angelina n'en demanda point d'avantage ; mais la paleur subite de sa figure prouva que ce nom avait été pour elle un coup de foudre.

A continuer.

(*) Voir le numéro 41.